

Les amis d'Alexandre

Martine-Emmanuelle Lapointe

Number 10, Fall 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2410ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapointe, M.-E. (2006). Les amis d'Alexandre. *Contre-jour*, (10), 211–217.

Les amis d'Alexandre

Martine-Emmanuelle Lapointe

Je n'ai jamais su parler aux écrivains.

Mais lors des colloques, ateliers, rassemblements divers auxquels sont conviés les écrivains et leurs lecteurs, professionnels ou non, il m'arrive quelquefois d'essayer de dire quelque chose. Ma voix, chose immatérielle et étrangère, me semble toujours déphasée lorsqu'elle s'expose au-dehors. Les mots, mes mots, s'alignent comme des fragments informes, sans pertinence aucune, et laissent derrière eux comme un voile brumeux. Qu'ai-je dit ? Pourquoi ai-je encore parlé ? À quoi peut bien servir ce verbiage auquel je cède malgré tout (malgré moi) ? Pourquoi, enfin, m'apparaît-il si important de parler aux écrivains ? Mieux vaut parler aux amis et retrouver le confort des complicités acquises. Car que dire à un écrivain que l'on a lu avec bonheur et respect ? Je vous admire... Vos livres me parlent, j'ose vous l'avouer, ils me confient des secrets qui me sont personnellement destinés. Il m'arrive parfois de les dévorer le soir en buvant une tisane ou un verre de vin rouge et, comment vous dire monsieur l'écrivain ou madame l'écrivaine, dans ces moments de douce communion, à la lueur de la lampe du salon, vos personnages deviennent aussi vrais que mes amis, aussi vrais que moi.

Ces choses-là ne se disent pas. Elles ne se disent pas aux écrivains. À leurs personnages peut-être, mais pas à ces hommes, à ces femmes, que je vois, là devant moi, et qui savent peut-être que leurs livres m'ont parlé.

C'est à Alexandre — et non à son admirable créateur Yvon Rivard — que je m'adresserai ici. Cher Alexandre, depuis que je vous ai rencontré dans *Les silences du corbeau*, il y a de cela plusieurs années déjà, j'ai ressenti une profonde amitié pour vous. Cela ne se dit pas, je le sais, mais je me suis reconnue en vous comme je vous ai reconnu en moi, et cette impression, tenace, ne m'a pas quittée depuis. Je l'ai retrouvée en lisant *Le milieu du jour* et *Le siècle de Jeanne*. Alexandre, vous êtes parfois insupportable, si hésitant, si égoïste en amour (Ô, ce que vous avez fait subir à Françoise et Clara. Comment ont-elles su vous pardonner?). Ces failles sont justement ce qui me permet de vous aimer. Je me reconnais surtout en votre obsession de la mesure, déclinée de diverses manières. Fumer ou ne pas fumer (ou ne pas trop fumer), arriver à l'heure comme si le temps constituait un réservoir de minutes à économiser, ranger les objets qui vous entourent comme s'ils risquaient de vous surprendre et défaire l'ordre précaire que vous aviez réussi à établir... Oui, ce sont des détails dont on ne se préoccupe guère dans les cours de littérature, mais ils font de votre quotidien, de votre intimité, un lieu habité.

J'aimerais vous poser une question qui me tenaille depuis quelques mois. Comment se fait-il, Alexandre, que vous ayez si peu d'amis ? Des amoureuses, un père, une mère, une fille, une petite-fille, des compagnons de voyages et d'exils, des partenaires de tennis, mais des amis, il me semble n'en avoir rencontré aucun dans les trois romans qui vous sont consacrés. Je ne comprends pas trop. À qui parlez-vous, Alexandre ? À qui vous confiez-vous lorsque le poids des événements extérieurs vous accablent ? Avec qui buvez-vous une bière le vendredi soir ? Vous arrive-t-il de traîner sur une terrasse avec quelqu'un qui ne soit pas de la famille, restreinte ou élargie ?

Vous ne pourrez pas me répondre, et comme je n'arrive plus très bien à soutenir le dialogue, je me permets, sans précaution méthodologique aucune, de vous transformer en objet d'étude, de vous renvoyer à votre monde fictif. Dès maintenant, vous n'êtes plus un vous, mais un il.

*

Il est rarement seul dans *Les silences du corbeau*. Louis, Étienne, Véronique, Robert, François, Peter, Hans, Thérèse l'entourent. Interpellé plusieurs fois par jour, livré au dialogue, à la communication, Alexandre n'en demeure pas moins intouchable. Pourtant, l'époque et le climat — Pondichéry, son humidité, ses appels spirituels incessants — se prêtent parfaitement bien aux amitiés fraternelles. Au *Guest House*, les discussions vont bon train : les touristes venus trouver une sorte de repos, de paix, évoquent les regards de Mère, leur guide spirituel, parlent des amours passées, de l'Inde... Au fil de leurs conversations collectives, Alexandre semble presque toujours en retrait, avec et sans les autres, observateur critique se permettant d'intervenir pour rétablir les faits, pour endosser le rôle de l'avocat du diable. Ses compagnons lui reprochent de « rapetiss[er leur] expérience », de le « fai[re] exprès ». Parfois, Alexandre demeure muet jusqu'à ce qu'on lui demande son avis ; parfois, il s'ouvre et parle trop brutalement, peut-être parce qu'il a besoin de « blesser quelqu'un, cela [...] fait du bien ». Peter lui dit : « tu es méchant mais je t'aime beaucoup ». François lui crie : « dis quelque chose », « dis-le ce que tu penses ! » À ces aveux, à ces appels, Alexandre arrive difficilement à répondre. Il ne se livre jamais vraiment aux autres, et se présente plutôt comme un voleur, un charognard qui, comme le corbeau, traque sa proie en la regardant de loin : « Je regarde les autres jouer à ma place et me permets même de commenter leur jeu. François a raison, je suis un voyeur. » En lui, luttent des forces contraires qui le condamnent à une disponibilité sans engagement, à une ouverture sans réel don de soi. Se vouloir toujours disponible pour les autres, courir pour les sauver, mais ne jamais arriver à se donner vraiment, voilà ce qui caractérise le plus souvent son attitude. Autant le dire, Alexandre est profondément inadéquat.

Et pourquoi ? Peut-être parce qu'il a la fâcheuse habitude de se réfléchir en l'autre, et d'espérer qu'il réponde ainsi à ses propres interrogations, qu'il résolve ses dilemmes, ses hésitations. À propos de l'être aimé, il avoue même : « Si n'importe qui peut faire l'affaire, si l'autre n'est qu'un miroir, pourquoi suis-je partagé entre deux femmes ? Poser la question, comme toujours, c'est y répondre : parce que je ne sais pas encore laquelle me réfléchit le mieux. »

*

Je prétendais n'avoir rien de plus à vous dire. Je me trompais. Je sais que la proposition « je ne sais pas encore laquelle me réfléchit le mieux » a un double sens. Elle renvoie bien sûr au jeu de miroirs, à ce désir toujours éprouvé dans une relation amoureuse de se retrouver en l'autre et d'y voir, comme par ces matins clairs où notre visage paraît sans âge, un reflet non pas amélioré mais apaisé de nous-mêmes. Réfléchir quelqu'un pourrait aussi signifier (si l'on oublie, dans ce cas précis, l'intransitivité du verbe) le fait de le penser avec justesse. Est-ce à cela que vous faisiez référence ?

*

Les hésitations d'Alexandre persistent dans *Le milieu du jour*. Entre Françoise et Clara, il n'a pas choisi, et se demande encore laquelle le réfléchira le mieux. Mais dans ce second volet de la trilogie, un ami se manifeste : Nicolas, l'écrivain suicidé. Ce défunt ami, Alexandre ne l'a fréquenté que très peu de temps. Il s'entretient avec lui par-delà le trépas, s'adresse à un fantôme qui ne pourra lui répondre. Comme Hölderlin, Empédocle et Nietzsche, figures littéraires qui marquèrent elles aussi la vie affective et intellectuelle d'Alexandre, Nicolas a « sombré dans le soir miroitant », préférant, « un revolver à portée de main, être Dieu ou rien ». Blasphématoire, tout le contraire de la mesure et du contrôle, il a choisi d'aller jusqu'au bout. Alexandre, lui, ne pourra jamais aller jusqu'au bout, ne sera jamais Dieu ou rien. Comment pourrait-il emprunter un tel chemin alors que son existence est fondée sur une série de hasards, de propositions opportunes ou non, de requêtes qui n'ont absolument rien à voir avec sa propre volonté ? Ne dit-il pas :

Il suffit d'être vide, désœuvré et sans âme pour ne jamais être seul. [...] Je me promenais partout avec un écriteau accroché dans le cou que même les analphabètes pouvaient lire : À LOUER, RENT ME. Quelqu'un pour vous écouter ? I'm your man. Un partenaire de tennis ? J'arrive tout de suite. Un manuscrit à lire ? Pas de problème. [...] Se louer faute de se donner, être incapable de dire non, ce n'est pas encore le grand oui libérateur, la soumission à la vie, l'esclavage du cœur, c'en est plutôt la caricature. Je suis néanmoins reconnaissant à tous ceux qui m'ont maintenu en vie en occupant mon agonie.

Répondre à toutes les demandes, accepter toutes les offres, c'est aussi une manière de refuser l'engagement, d'éviter de s'inscrire dans la durée, dans le durable. On essaie alors de se livrer à l'instant, de faire preuve de spontanéité, de gratuité. Aussi, les incessantes réflexions d'Alexandre sur la beauté de l'instant s'avèrent-elles profondément paradoxales. Comment peut-on réfléchir aussi longtemps sur la spontanéité du geste ? N'est-ce pas justement s'en avouer incapable ?

Vers la fin du roman, Alexandre emploie la formule suivante : « [se] crisper pendant vingt ans dans [s]on désir contrarié ». Oublions le contexte et retenons uniquement les mots « se crisper dans son désir ». Ceux-ci ramènent à une forme d'immobilité contractée, nerveuse et ferme à la fois. Ils expriment également l'incapacité de lâcher prise, de se dégager de l'étreinte mauvaise de ses propres obsessions. Crispé dans son désir, attendant de découvrir la femme qui le réfléchira le mieux, s'adressant à des amis morts, répondant de manière presque légère aux appels d'autrui, Alexandre fait du sur-place.

*

« Se crisper dans son désir », cela me fait penser à cette manie que nous avons parfois d'enfermer les autres dans notre passé et de leur refuser une nouvelle identité, un nouveau sens. Cela évoque aussi l'impossibilité de dépasser nos propres tragédies, comme si le spectacle grimaçant des souffrances anciennes donnait une profondeur — celle du palimpseste, dirais-je — à notre histoire. En nous crispant dans notre désir, nous nous crispions inévitablement dans notre malheur.

Je suis très mal placée pour vous faire la leçon. Je ne suis pas sage du tout, pas sereine pour deux sous. Mes amis vous diront que je suis nerveuse, maladroite, angoissée, que je ronge parfois mes ongles jusqu'au sang. Je suis crispée.

Crispée de gel comme l'est la branche du poème de Jacques Brault :

*Mal de vivre ce n'est rien ou si peu
rien qu'une branche crispée de gel*

*sur le trottoir on la pousse du pied
on continue de vivre mal*

Le dernier roman de votre auteur, *Le siècle de Jeanne*, ne m'apparaît pas crispé du tout. Au contraire, il s'inscrit sous le signe du mouvement, du changement et, cela peut sembler convenu, de cette sérénité qui, paraît-il, vient avec l'âge. Sérénité que j'attends encore. Vous avez cessé de fumer (ne s'agit-il pas d'une décision ferme, d'ailleurs ?), vous hésitez moins, vous abandonnez progressivement vos vieux désirs. Peut-être n'avez-vous toujours pas d'amis au sens strict du terme, mais...

Il y a Jeanne. Et Virginia.

*

« Jeanne commence un nouveau siècle, une nouvelle histoire », ces mots laissent entendre que le dernier roman de la trilogie marque un recommencement. Non pas une rupture brutale par laquelle l'univers romanesque serait bouleversé au point d'en devenir méconnaissable, mais une nouvelle manière d'appréhender le temps. À l'image de Jeanne, la petite-fille d'Alexandre, se superpose celle de Virginia Woolf, « devenue cette amie dont [le narrateur] ne pourrai[t] plus se passer, celle qui chaque jour allait prêter sa voix, ses yeux, son cœur pour faire de [lui] quelqu'un qui pouvait écrire sans écrire, qui pouvait voir et rêver en même temps ». Si Nicolas ramenait Alexandre à son inavouable démesure, Virginia lui offre l'occasion d'accueillir les désordres du temps qui passe, de mourir et de renaître plusieurs fois par jour.

Les vagues, La promenade au phare, les titres mêmes des œuvres les plus souvent citées par Alexandre renferment l'idée du mouvement : mouvement de l'eau, mouvement des êtres. Il ne s'agit plus de se crispier dans ses anciens désirs, confie Virginia à Alexandre, mais plutôt d'accepter la mort de ce qui autrefois nous rattachait à la vie. Il faut laisser partir ceux qu'on a aimés, il faut se laisser quitter : « Oui, il faut vraiment que les choses changent, que j'apprenne à voir et à aimer les corps radieux ou abîmés dans lesquels coulent le sang, le sable, le temps (Montréal, Clara, Alice, Jeanne, Françoise, moi-même), sinon l'arche que je rêvais de

construire ne sera qu'une bulle remplie de fantômes. » En d'autres mots, il faut quitter l'île immatérielle (comme l'écrivait Ducharme) sur laquelle on se réfugiait pour affronter le reste.

« *Everyman is an island* », « *no man is an island* », Alexandre a longtemps erré entre les deux extrêmes et découvert, dans *Le siècle de Jeanne*, qu'ils étaient, absolument, totalement, parfaitement indissociables.

*

Je ne peux m'empêcher de vous ramener à moi encore une fois. Il est si doux et si reposant de vous parler, cher Alexandre. On s'entend penser, on ne se sent plus aussi seul. On est enfin accompagné, comme dans le poème de Saint-Denys Garneau que vous avez sûrement lu. On marche avec et à côté de soi, somnambule et lucide à la fois. On se dit que l'amitié est souvent sans réponse et sans attente, une promenade au phare ou au parc Jeanne-Mance qui n'a pas à se terminer sur un mot, sur des mots. On sait aussi, et malgré soi, que cette amitié ne permettra pas d'apaisement. Le repos, on le trouvera bien ailleurs.

Une autre fois. Dans un autre livre.